

Love / Easy
Le temps de l'amour

Céline Gobert

Number 187, June 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/88710ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gobert, C. (2018). Review of [Love / Easy : le temps de l'amour]. *24 images*, (187), 142–147.



↑ Love

Love / Easy

Le temps de l'amour

PAR CÉLINE GOBERT

Avec deux structures narratives inversées, notamment en termes de temporalité, Joe Swanberg et Judd Apatow bousculent les codes de la comédie romantique, la rapprochant plus que jamais du réel, de l'intime, et de la vie quotidienne.

Dans le livre *Sick in the Head*, compilation d'entrevues entre Judd Apatow (*The 40-Year-Old Virgin*, *Trainwreck*, *Knocked Up*) et plusieurs humoristes, on apprend qu'à l'époque de la série *TV Freaks and Geeks*, l'acteur et réalisateur Paul Feig fréquentait un groupe de gars du Midwest, venus à Los Angeles pour percer dans le milieu de la comédie. À ses débuts, Paul Feig avait même travaillé sur une émission télévisée du nom de *Sabrina, the Teenage Witch*. Évidemment, ces deux anecdotes ne sont pas sans rappeler le personnage de Gus Cruikshank (Paul Rust), originaire du même coin, qui, dans *Love* signé par Apatow/Rust/et Lesley Arfin, fréquente lui-même un groupe de gars un peu paumés à L.A., en plus de travailler dans le studio où est tournée une série intitulée *Witchita*.

Qu'Apatow tire du réel une partie de la matière comique de son scénario n'est point chose surprenante lorsque l'on sait que l'un de ses maîtres à penser demeure le réalisateur américain John Cassavetes, spécialiste d'un cinéma réaliste aux vérités crues, avec qui il partage un goût similaire pour l'authenticité et la performance d'acteurs. *Love*, qui suit quasiment en temps réel sur trois saisons d'une douzaine d'épisodes chacune, l'histoire d'amour entre un *nerd* et une dépendante affective (Gillian Jacobs) ne serait rien sans le talent comique des deux acteurs qui les incarnent. De son côté, avec *Easy*,

Joe Swanberg (*Hannah Takes the Stairs, Nights and Weekends*) – connu pour être l'un des fondateurs du mouvement *mumblecore* (production fauchée + dialogues improvisés + comédiens non professionnels), laisse également une grande liberté à ses acteurs, dont les répliques semblent le plus souvent extrêmement naturelles et spontanées, renforçant le naturalisme de l'ensemble. Comme l'affirme Garry Shandling (*The Larry Sanders Show*), interrogé par Apatow : écrire quelque chose de drôle ne suffit pas, il faut partir de l'expérience personnelle. Pour lui, cette mise à nu de l'artiste, liée à une forme de souffrance, génère le rire. Pour se rapprocher d'une vérité, il est donc nécessaire de se révéler soi-même – constat subi par les personnages des deux séries, dénudés tant au sens propre qu'au sens figuré par les deux cinéastes.

Mais si *Love* et *Easy* sont fascinantes dans leur approche du réel et leur rendu du déroulement du quotidien, c'est parce qu'elles bousculent également la temporalité narrative habituelle de la comédie et ce, pour mieux traduire l'angoisse existentielle des personnages.

Apatow, pour sa part, étire le temps et l'action. Alors que le « timing » comique repose d'ordinaire sur un sens du rythme et de la répartition, *Love* propose quelque chose de tout à fait différent : la narration d'une histoire d'amour sur une quinzaine d'heures. On y suit toutes les étapes, les détails et soubresauts qui secouent ces deux personnages suite à leur rencontre. Du *dating* à la torture des textos qui restent sans réponse, de l'intensité sexuelle des débuts à l'apparition des premiers doutes et des premières difficultés, Gus et Mickey sont analysés, décortiqués, dépeints sous toutes leurs coutures. Il y a de longs dialogues, mais aussi des silences, des moments embarrassants, des flottements qui nous sont habituellement épargnés à l'écran, quand il est question d'amour et de sexe. À l'épisode 4 de la saison 2, l'un des personnages déclare : « *On se trouve au moment du film où quelque chose de cool aurait dû se passer* », faisant référence à sa vie. C'est cette peur panique de mourir en n'ayant rien accompli (y compris professionnellement), ou rien vécu d'extraordinaire, qui étire les protagonistes de *Love*.

Dans *Easy*, Swanberg aime aussi filmer la gêne des corps, les non-dits, les malaises. Toutefois, il le fait différemment puisqu'il adopte le format court (une trentaine de minutes) pour parler de personnages assaillis par d'intenses dilemmes (l'infidélité, la rupture, la famille, le temps qui passe) qu'il abandonne par la suite. Et même si l'on retrouve certains protagonistes quelques épisodes plus tard, le temps a filé à une vitesse folle : des mois et des mois passent parfois entre chaque épisode, faisant jaillir de ces ellipses l'urgence de vivre qui prend à la gorge les personnages. Les femmes ont peur de ne pas pouvoir devenir mères, les hommes de vieillir, la mort

se rapproche, l'amour et le désir se délitent. Il faut sans cesse, et vite, très vite, se réinventer. Swanberg fait progresser sa série à coups de thématiques diverses, mais adopte un arc narratif similaire à Apatow : la peinture réaliste de trentenaires aisés en proie aux tourments amoureux.

Ainsi, *Love* et *Easy* prennent à contre-pied les attentes des spectateurs quant au déroulement de la *romcom* traditionnelle et des fantasmes qu'elle véhicule. Le réel s'y impose à chaque épisode, sans possibilité de fuite. En jetant tous ses Blu-ray par la vitre de la voiture de Mickey (« *Fuck you Pleasantville!* »), tout en s'insurgeant contre les mensonges sur l'amour véhiculés par le cinéma, Gus annonce indirectement la couleur : *Love* va parler de « love » autrement. Apatow et Swanberg ont la noble ambition de repenser la comédie, loin des clichés d'Hollywood, et de la bousculer, de la placer face au réel, mais aussi, de la refaçonner à la lumière de l'époque – avec les applications de rencontre, les médias sociaux et les téléphones portables comme faisant partie intégrante des histoires d'amour. Il faut voir de quelle façon dès les premiers instants de la saison 2 de *Love*, Apatow désamorçe tout romantisme. Il avait laissé le spectateur sur le baiser romantique, fougueux – et cliché ! – de Gus, qui faisait taire Mickey affirmant vouloir rester seule. Au premier épisode de la saison 2, Mickey envoie valser le conte de fées (« *Tu ne m'écoutes pas, je veux rester seule* ») avant de se lancer dans un long dialogue avec Gus, filmé en simples champs/contrechamps pendant plusieurs minutes.

↑ Easy (2016)





↑ Love (2016)
→ Easy (2016)

Apatow utilise ainsi le renversement des codes et des attentes du spectateur comme moyen d'explorer les absurdités du réel. On est ici dans une sphère comique torturée et imprévisible qu'arpentaient déjà Woody Allen, et la trilogie des *Before* de Richard Linklater où Jesse et Céline passaient le plus clair de leur temps à déambuler dans les rues et à parler, parler, parler. On parle aussi beaucoup dans *Easy*: de couple, de féminisme, de paternité, de véganisme, de comment retrouver le désir, comment se réapproprier son corps, comment en faire un sujet de création, comment le soi peut-il perdurer, ou évoluer, dans une relation avec l'autre. Chez Apatow, le dialogue vient même neutraliser les clichés, notamment en ce qui concerne la psychologie du duo Gus/Mickey, répondant aux stéréotypes habituels de la fille cool et du gars ringard. « *Surprise ! Je ne suis pas la fille cool avec qui tu peux coucher pendant un temps pour te prouver que tu peux vivre dangereusement avant d'aller épouser une fille chiante* », lâchera Mickey, avant de se faire répondre : « *Je ne suis pas ce ringard sympa avec qui tu peux coucher pour te prouver que tu reprends le contrôle de ta vie* », lors d'une dispute durant la saison 1. Apatow fait évoluer le regard du spectateur, limité par ses attentes en matière de romantisme et ses préjugés concernant les personnages et leurs identités. De fait, ses attentes seront renversées : Gus prendra confiance en lui et Mickey révélera ses mille angoisses. Même chose dans *Easy*: bien que chaque épisode contienne sa petite leçon de vie adressée au héros, le spectateur doit aussi assister au dynamitage en règle de ses *a priori* sur des personnages qui n'ont de cesse de se révéler sous un angle inattendu – la gentille et joyeuse professeure de chant pour enfants en tête, qui saisira l'occasion d'un plan à trois sans trop réfléchir. On est moins ici dans une volonté de faire de « l'anti-comédie romantique » que de se rapprocher de ce que pourrait être une « vraie-comédie-romantique ». L'idée sous-jacente étant de démontrer que le genre est mouvant, à l'image de la réalité et de l'identité, et qu'il est aussi capable d'évoluer avec son époque pour devenir protéiforme, plus libéré que jamais en termes de *gender roles*, d'identité sexuelle ou de psychologie. Apatow et Swanberg poursuivent ainsi sur Netflix leur attaque en règle contre la comédie traditionnelle qu'ils avaient amorcée dans leurs longs métrages respectifs et ce, avec des personnages tout aussi complexes qu'on ne peut plus normaux. Les deux réalisateurs de continuer de cette manière à faire leur marque dans le paysage comique contemporain, se réappropriant ce qu'affirmait Cassavetes au sujet de son art : « *Je me fous de savoir si tu m'aimes ou si tu me détestes, je veux juste que tu te souviennes de moi dans dix ans.* »

concepteurs Judd Apatow/Joe Swanberg | diffuseur Netflix